

Revue de presse

Toute intention de nuire

Adrien Barazzone – L'Homme de dos



Rétrospective 2024: dix coups de cœur des arts de la scène

Spectacles
Hier à 12:02



"Toute intention de nuire" d'Adrien Barazzone

La coïncidence est frappante. Quelques semaines après la première au Théâtre de Saint-Gervais à Genève éclate la polémique autour du livre de Kamel Daoud, "Houris". Avec sa fiction, l'auteur a-t-il volé la vie d'une femme devenue personnage de son roman? Cette création signée Adrien Barazzone est une pièce-procès sur ce sujet: la liberté artistique contre le droit à la vie privée. Traité sur le mode de la comédie, elle est à la fois percutante et un rappel que le théâtre n'est jamais coupé du réel. Une brillante plaidoirie!

Tournée romande prévue à l'automne 2025.

>> **A lire également :** "Toute intention de nuire", un excellent procès théâtral signé Adrien Barazzone



RTS, 23 décembre 2024

Retour sur nos coups de cœur de l'année 2024

> Scènes

Toute intention de nuire

Le geste le plus littéraire de l'année. Un avocat qui se reconnaît dans un roman et s'estime diffamé au point de porter l'affaire devant un tribunal. Une écrivaine qui nie s'être inspirée d'une personnalité qu'elle connaît à peine, jure-t-elle. Le Genevois Adrien Barazzone et ses comédiens Alain Borek, Mélanie Foulon, David Gobet et Marion Chabloz ont offert au Théâtre Saint-Gervais à Genève en novembre, avant La Grange à Lausanne, un spectacle-joute aussi brillant que brûlant dans ses implications, au moment où une jeune Algérienne reproche à l'écrivain Kamel Daoud d'avoir exploité son drame dans *Houris*, Prix Goncourt 2024. Le plaisir du jeu sans modération. ■ **A. Df**

Adrien Barazzone, une diablerie de procès littéraire

SCÈNES Un avocat qui attaque en justice une écrivaine parce qu'il s'estime exécuté dans son roman. Au Théâtre Saint-Gervais avant Lausanne, quatre interprètes brillants bataillent dans le prétoire sur la crête d'une vérité douteuse

ALEXANDRE DEMIDOFF

✕ @alexandredmfff



ADRIEN BARAZZONE
COMÉDIEN

Piégé par un livre. Vous ne pensiez pas vous y voir. Et soudain, ça ne fait plus de doute. Vous êtes défiguré, bien sûr, travesti, certes, mais c'est vous quand même. Et c'est insupportable. On ne compte plus les personnalités qui se sont estimées exécutées d'un coup de plume. Le recours? La justice pardi, pour corriger la page, saisir l'ouvrage scandaleux, pourfendre surtout cette crapule de plumitif. Au Théâtre Saint-Gervais à Genève, avant la Grange de Dorigny à Lausanne, Adrien Barazzone orchestre cette joute dans *Toute intention de nuire*, spectacle dont on ne perd pas un codicille, tant il captive, tant il colle aussi à notre époque, où chacun s'emploie à mettre en scène son image.

Pourquoi jubile-t-on d'être pris dans cette souricière? L'intelligence du propos, du dispositif, du jeu. A la seconde, le tribunal entre. Mélanie Foulon est la juge, excellente en pythie fêlée dans les brumes d'une vérité indiscernable; Marion Chabloz est l'écrivaine aux abois comme l'oiseau de nuit balaféré par le jour; Alain Borek est son avocat gorgé de bonne conscience militante; David Gobet est le plaignant sec comme une boîte d'allumettes dans son complet d'outragé. Ce quatuor, qui a contribué avec Adrien Barazzone et Barbara Schlittler à l'écriture de la pièce, est merveilleusement joueur.

Stendhal à la barre

Alors écoutez Mélanie Foulon en équilibre précaire dans ses arçons. Elle énonce le synopsis de ce roman judiciaire. Alexandre Badadone s'est reconnu dans le personnage de Bel, qui comme lui est avocat, qui comme lui

a 50 ans, qui comme lui a une maison en Italie, qui comme lui surtout avait un secret de famille dévoilé, selon lui, dans *Marcher sans craindre le ravin*. Pauline Jobert alias Marion Chabloz balaie cette vision narcissique. Elle invoque Stendhal et sa formule: «Le roman, c'est un miroir que l'on promène le long d'un chemin.» Autrement dit, des particules du monde s'y accrochent, comment en serait-il autrement, mais elles ne sont que la matière d'un détournement du réel.

Les romans sont une extension de nos vies, leur seule réalité augmentée au fond

Face à face, la liberté du créateur d'un côté, de l'autre, le droit à la protection de sa personnalité. Adrien Barazzone s'est intéressé aux procès qui enflamment la 17e Chambre correctionnelle du Tribunal judiciaire de Paris, là où se jugent les affaires littéraires et médiatiques. Le sujet est grave et intemporel. La force de *Toute intention de nuire* est que, sans gommer jamais l'importance du propos, il opte pour le double fond et la malice.

Admirez Alain Borek, irrésistible en plaideur altermondialiste. Il convoque un témoin, le compagnon de Pauline Jobert, et c'est lui qui le joue. Il tombe la robe, improvise un chignon cool et le voilà bonne pâte et as du stand-up. Plus tard, Alexandre Badadone appellera à son tour un renfort à la res-

cousse, son frère, tiens, psychiatre. C'est Alain Borek encore, formidablement cuistre.

Antidote aux idées arrêtées

La beauté de ce geste-là, c'est celle, ontologique, du théâtre, cet espace précieux entre tous où des interprètes occupent la place de l'autre, incitant le spectateur à faire de même, histoire de rappeler qu'une position ne va jamais de soi. *Toute intention de nuire* est à cet égard un éloge de la lecture comme salut quand les opinions se figent, comme ébranlement de la pensée et du corps, comme antidote aux idées arrêtées.

Le procès glisse ainsi d'un réalisme déjà miné en son préambule à un sur-réalisme comique, quand Marion Chabloz, par exemple, témoigne en faveur de Pauline Jobert – qu'elle incarne donc – en tant que détective, totalement loufoque, histoire de démontrer qu'Alexandre Badadone ne saurait être Bel. On rit, puis on tremble quand David Gobet, une atmosphère d'orage à lui tout seul, dévoile la raison de son action, celle qu'il peut avouer du moins.

Les romans sont une extension de nos vies, leur seule réalité augmentée au fond. Il suffit d'un pas pour qu'on tombe dans leurs filets, pour que l'identité dont on se prévalait se dilue dans leur miroir. Alexandre Badadone demande à lire un extrait de *Marcher sans craindre au bord du ravin*, une scène où le personnage, qui ne peut pas être lui, humilie son épouse. Surprise, c'est la juge elle-même, de plus en plus tourneboulée, qui donne la réplique. Mélanie Foulon devient alors Sophie, la protagoniste sonnée par l'odieuse suffisance de son mari. Les voilà «fictionnalisés» sous nos yeux, c'est-à-dire révélés par la fiction. A moins que... *Toute intention de nuire* ne tranche rien. Il appelle à penser le pouvoir performatif de la fiction. C'est dire le vertige. ■

Toute intention de nuire, Genève, Théâtre Saint-Gervais, jusqu'au 10 nov.; Lausanne, Grange de Dorigny, les 20, 21 et 23 nov.

CARACTÈRES

Lisbeth Koutchoumoff Arman

Quand les personnages se rebiffent

Il y a cent ans, Pirandello imaginait des personnages en colère à la recherche d'un auteur qui puisse enfin écrire leur vie. On assiste aujourd'hui à la révolte de femmes et d'hommes qui refusent de devenir des personnages de papier. Le spectacle d'Adrien Barazzone, *Toute intention de nuire**, met précisément en scène ce vertige. Emmanuel Carrère, Christine Angot, deux auteurs qui ont fait de l'utilisation du réel la trame de tous leurs livres, ont vu ces dernières années leur liberté d'auteurs contestée par des proches outrés d'être devenus matière à fiction. C'est au tour de Kamel Daoud, qui vient de recevoir le Prix Goncourt pour *Houris*, d'être rattrapé par le réel. Son roman donne la parole à une jeune femme devenue muette à la suite d'une blessure qui lui a sectionné les cordes vocales. Victime enfant de groupes islamistes pendant la guerre civile algérienne, Aube est la seule survivante de sa famille. Par sa voix intérieure, elle raconte les atrocités passées à la petite fille qu'elle porte dans son ventre. Aube, personnage symbole des femmes algériennes martyrisées par le fondamentalisme et la violence sociale? Sauf qu'il y a une semaine, une jeune femme d'Oran a pris la parole pour dire: «Aube, c'est moi et Kamel Daoud a volé mon histoire.» Saâda Arbane a parlé d'un filet de voix à peine perceptible. Ses cordes vocales ont été tranchées lors du massacre de sa famille pendant la guerre civile. Seule rescapée, elle porte, comme Aube, une canule à la gorge. En 2009, Saâda est devenue championne d'équitation du Maghreb. Elle y est connue comme la cavalière muette. Quand les journalistes lui ont alors posé des questions sur sa blessure, elle leur a opposé un silence catégorique.

La seule personne à qui elle a parlé de son traumatisme, de ses relations conflictuelles avec sa mère, de sa volonté d'avorter (autant d'éléments qu'elle partage avec Aube), c'est sa psychiatre, Madame Daoud, compagne de l'écrivain. Dans l'interview qu'elle a donnée à une télévision algérienne, elle raconte le café auquel elle a été conviée par le couple. Quand le romancier a évoqué l'idée d'un roman autour de son cas: «J'ai refusé. C'est moi seule qui peux décider quand et comment raconter cette histoire, unique en Algérie.»

Rupture du secret médical? La justice algérienne, saisie, tranchera. Gallimard réfute et invoque des manœuvres du gouvernement algérien pour nuire à un écrivain trop libre. On pense à Flaubert, bien sûr, qui avait puisé, sans jamais vouloir le reconnaître, au vrai drame d'une jeune femme pour créer son personnage d'Emma Bovary. A Oran, comme ailleurs, il semble bien que les conditions de fabrication de l'art soient aujourd'hui aussi importantes que les œuvres elles-mêmes. Fini les créateurs tout-puissants. Les personnages se rebiffent et exigent loyauté, transparence et respect. ■

*«*Toute intention de nuire*», La Grange-Unil, Lausanne, jusqu'au 23 nov.
www.grange-unil.ch

"Toute intention de nuire", un excellent procès théâtral signé Adrien Barazzone

Au Théâtre Saint-Gervais de Genève jusqu'au 10 novembre, le metteur en scène Adrien Barazzone monte un excellent procès théâtral. Dans "Toute intention de nuire", une romancière et un avocat qui s'est reconnu dans un personnage du livre se font face. La littérature a-t-elle tous les droits?

2024-11-08

Il est très fâché, Maître Alexandre Badadone. Il s'est reconnu dans un passage du dernier roman de l'autrice Pauline Jaubert, "Marcher sans craindre le ravin". Bel, un personnage masculin plutôt hâbleur, misogyne et sanguin, avocat de son métier, trône dans sa maison de vacances en Toscane et avoue à son interlocutrice un souci de fertilité: c'est tout lui!

Et depuis la parution de l'ouvrage en librairie, c'est la catastrophe. Son étude perd des clients, sa fille ne lui parle plus, son couple est à la dérive. Maître Alexandre Badadone exige donc réparation. Nous sommes au tribunal et entre l'artiste et l'avocat, c'est la guerre.

La littérature a-t-elle tous les droits?

"Toute intention de nuire" est une pièce en forme de procès, un spectacle judiciaire. Avec juge en robe de rigueur, avocat madré, témoins ébranlés, plaignant indigné et artiste au banc des accusés. Nous sommes au théâtre. On pourrait tout aussi bien se trouver à la 17e chambre du Tribunal de Paris, dite chambre de la presse. Paris? C'est là que vit Pauline Jaubert.

Tout ici est fiction. Mais cette histoire possède un puissant parfum du réel. Depuis l'invention de l'autofiction, la littérature francophone regorge ainsi de procès pour atteinte à la vie privée ou calomnie: fille contre géniteur, ex-ami contre ex-ami, anciens époux ou amants ou célébrité contre écrivain. Ainsi, qui sait si demain, un avocat ou une écrivaine ne vont pas se reconnaître à leur tour sous les traits théâtraux de Pauline Jaubert et Alexandre Badadone et tenter une action en justice contre "Toute intention de nuire", coécrite par le metteur en scène Adrien Barazzone avec ses interprètes (les excellents Alain Borek, Marion Chabloz, Mélanie Foulon et David Gobet) et sa complice Barbara Schlittler.

Un spectacle judiciaire entre comédie et drame

On rit, beaucoup, dans ce procès. Le rythme n'y est pas celui de la justice, très procédurière, mais celui de la comédie, voire de la farce. Avec des interprètes qui changent de personnages en plein tribunal, la présence d'accents savoureux et surtout du suspense: que va décider Madame le Juge? La voici qui retoque Maître Badadone lorsqu'il perd ses nerfs et renvoie dans ses pénates le mari de Pauline Jaubert, témoin inconsistant.

Un roman n'est-il que pure fiction, bardé de tous les droits d'expression artistique possible? Une auteure a-t-elle oui ou non une certaine responsabilité vis-à-vis des personnes qui l'entourent et nourrissent sa prose? A Saint-Gervais, au sortir de la pièce, le débat se poursuit au foyer. Au final, la cause est entendue: Adrien Barazzone a gagné haut la main sa mise en scène.

Thierry Sartoretti/sf

"Toute intention de nuire" de Adrien Barazzone, Théâtre de Saint-Gervais, Genève, du 31 octobre au 10 novembre; La Grange - UNIL, Lausanne, les 20, 21 et 23 novembre 2024.

Toute intention de nuire

2024-11-05

Ecrivaine, Pauline Jobert a-t-elle, oui ou non, vampirisé la vie d'Alexandre Baladone, avocat rencontré un soir d'été en Toscane? Avec "Toute intention de nuire", visible à Genève, Théâtre de Saint-Gervais, jusqu'au 10 novembre, le metteur en scène Adrien Barazzone envoie une fabuleuse brochette de comédiennes et comédiens au tribunal. On rit (beaucoup), on se bagarre (pas mal) et on chante (un peu et c'est si bon) dans ce spectacle d'une rare finesse. Il est au micro de Thierry Sartoretti.



Le comédien ondoie entre l'anxiété et la malice

Adrien Barazzone Les bonnes étoiles ont jalonné la vie de l'artiste de 41 ans, qui crée «*Toute intention de nuire*».



Natacha Rossel Texte
Jean-Paul Guinnard Photo

À peine la conversation amorcée, Adrien Barazzone marque une pause. «J'aime bien lire les portraits... mais je ne vois pas de grand intérêt à ce qu'on peut dire de moi», souffle le comédien de 41 ans, les bras croisés, le timbre doux. Le nom de sa compagnie, L'Homme de dos, serait-il l'indice d'une timidité? Il balaie. C'est un clin d'œil à un recueil de Georges Banu, essayiste et critique de théâtre, sur les peintures représentant des per-

sonnages de dos. «Ça me parlait quand j'ai créé la compagnie, mais je changerais si je pouvais... Ça fait un peu pompeux, avec ce H majuscule.» De ce nom, il préfère garder l'image, espiègle, d'un acteur qui tournerait le dos au public. «La malice me définit pas mal.» Un rempart contre l'anxiété qui le taraude.

Procès pour atteinte à l'honneur

S'il pose un voile pudique sur sa vie privée, il se révèle volubile au moment de parler théâtre. À l'approche de sa prochaine création, l'artiste trépigne. Écrite au plateau, la pièce «*Toute intention de nuire*», à l'affiche de la Maison Saint-Gervais à Genève puis à La Grange à Lau-

«En fait, j'aime jouer entre la précision et l'aléatoire. Je suis foutraque dans mes paroles, mais je peux être très efficace dans mes actions!»

sanne, est inspirée d'un récit ancré dans le réel: le procès d'une autrice accusée d'atteinte à l'honneur par un avocat qui s'est reconnu sous les traits d'un personnage de son roman.

«Le spectacle aborde le rôle de la littérature: quelle est son utilité, et à quel prix, dans la recherche de ce qui est vrai ou faux?» interroge le metteur en scène. Il évoque aussi celui de la frontière, poreuse, entre réalité et fiction. Mais gare aux jugements à l'emporte-pièce: «Au théâtre, je déteste les leçons. Je mets en scène des gens qui portent un regard sur le monde, en faisant toujours un pas de côté.»

Le voilà lancé. Ses mains s'agitent, ses mots vagabondent. «Pardon, je pars dans tous les

sens... En fait, j'aime jouer entre la précision et l'aléatoire. Je suis foutraque dans mes paroles, mais je peux être très efficace dans mes actions!» La preuve, Adrien Barazzone a fait ses armes au Théâtre du Loup. Engagé dans la gestion collective de ce bastion de la gauche genevoise et scène reconnue, il a tout fait, de l'arrangement des fleurs sur les tables du bar à l'animation de débats enflammés sur les politiques culturelles. Il résume dix ans d'effervescence en une phrase: «Le Loup, c'était de l'huile de coude!»

Bourgeois et création collective

Le feu du théâtre ne le quitte plus depuis les premiers émois à l'adolescence. Aujourd'hui encore, le souvenir des cours facultatifs à l'école, donnés par la comédienne Franziska Kahl, l'habite. «Ce qui m'a fasciné chez elle, c'est qu'elle avait une autre vie que la mienne, une autre manière de penser que la mienne. J'avais 12 ans, elle me parlait comme à un adulte, ça m'a beaucoup aidé à me construire.» Le sillon creusé, il passe son bachelors de comédien à La Manufacture, à Lausanne, puis enchaîne les créations collectives galvanisantes («Pas de porte», «Les luttes intestines» ou «D'après»).

Plus récemment, il cite cette expérience, intense, de la tournée fleuve de la pièce «*Dans la mesure de l'impossible*», de Tiago Rodrigues, œuvre d'une intensité rare, sur le monde humanitaire. Il encense le metteur en scène portugais et directeur du festival d'Avignon: «Il est brillant dans sa manière de traiter des questions complexes de façon simple. J'essaie d'apprendre de lui, de la liberté qu'il nous offre.»

À mesure que la conversation avance, Adrien Barazzone se dévoile. Pour lui, prendre la parole n'a jamais été une évidence. «On dit toujours: d'où est-ce que je parle? souligne le fils de deux médecins. En tant qu'enfant de bourgeois, je me suis toujours posé la question de ma légitimité à m'exprimer.» À l'aube de l'adolescence, il saute le pas. Il édite un petit journal, sur les actualités qu'il entend ici et là. «J'allais photocopier les pages à la Coop avec des pièces de 10 centimes, j'avais une cinquantaine d'abonnés!»

Dans son cocon familial, Adrien se sent très proche de son frère et de sa sœur jumelle. De sa grand-mère, sa *nonna* chérie, aussi. «Nos discussions ont façonné mon regard sur le monde. Elle manque terriblement depuis 2018... Elle ne m'a pas jugé quand, à 17 ans, je lui ai annoncé que j'étais homosexuel. Elle l'a accepté, car elle m'aimait.»

L'amour, au bout du chemin... La rencontre avec Lionel Baier, sans qui «la vie ne serait véritablement pas la même». En 2010, à la suite d'un atelier, le cinéaste lausannois engage le comédien sur un court métrage, «*Emile de 1 à 5*». Troublé, il nomme tous ses interprètes Adrien. Les deux hommes tombent amoureux. Ils se baladent, s'appriivoisent, emménagent ensemble. Le couple se marie en 2023. Au bout du fil, Lionel Baier dépeint son compagnon comme un Saint-Bernard, toujours enclin à prendre soin des autres. «Quand on invite des gens à la maison, il veut que tout le monde se sente bien. Le Saint-Bernard est l'animal qui le totémise le mieux, par cette envie de porter secours.» Le réalisateur ajoute: «Adrien est un grand anxieux, il applique la politique du pire. En même temps, il a une grande capacité d'émerveillement, devant un massif de fleurs, un paysage, une lumière...»

Derniers souvenirs

Dernièrement, Adrien Barazzone a tourné dans le nouveau long métrage de Lionel Baier, «*La Cache*», aux côtés de Michel Blanc, décédé début octobre. «Lionel est en train de faire le montage, il l'a tous les jours devant les yeux et je vois sa tristesse.» Un temps. «C'est fou comme le cinéma est aussi la mémoire des gens. Ce film sera un des derniers souvenirs que le public aura de Michel Blanc. C'est plutôt beau, en y pensant.» À l'inverse, le théâtre est éphémère. «C'est fou, reprend-il, de mettre autant d'intelligence collective pour quelque chose qui ne va pas rester. On doit croire dans ces moments.» Cette fugacité, elle aussi, est plutôt belle.

Genève, Maison Saint-Gervais, du 31 oct. au 10 nov. www.saintgervais.ch Lausanne, La Grange-UNIL, du 20 au 23 nov. www.grange-unil.ch

Bio

1983 Naissance à Genève, le 2 septembre.
2007 Entre à La Manufacture, à Lausanne. Il décroche son bachelors de comédien en 2010.
2010 Rencontre avec Lionel Baier, qui deviendra son époux en 2023.
2011 Rejoint le collectif de direction du Théâtre du Loup à Genève. Il y reste jusqu'en 2021.
2018 Décès de sa *nonna* chérie.
2022 Joue dans la pièce «*Dans la mesure de l'impossible*», de Tiago Rodrigues, et part en tournée.
2024 Création de «*Toute intention de nuire*».
2025 À l'affiche du film «*La cache*», de Lionel Baier.

Portrait d'Adrien Barazzone

Le comédien ondoie entre l'anxiété et la malice

À l'approche de la création de «Toute intention de nuire», l'artiste de 41 ans nous parle de la constellation de bonnes étoiles qui ont jalonné sa vie.

Natacha Rossel

À peine la conversation amorcée, Adrien Barazzone marque une pause. «J'aime bien lire les portraits... mais je ne vois pas de grand intérêt à ce qu'on peut dire de moi», souffle le comédien de 41 ans, les bras croisés, le timbre doux. Le nom de sa compagnie, L'Homme de dos, serait-il l'indice d'une timidité? Il balaie. C'est un clin d'œil à un recueil de Georges Banu, essayiste et critique de théâtre, sur les peintures représentant des personnages de dos. «Ça me parlait quand j'ai créé la compagnie, mais je changerais si je pouvais... Ça fait un peu pompeux, avec ce H majuscule.» De ce nom, il préfère garder l'image, espiègle, d'un acteur qui tournerait le dos au public. «La malice me définit pas mal.» Un rempart contre l'anxiété qui le taraude.

Procès pour atteinte à l'honneur

S'il pose un voile pudique sur sa vie privée, il se révèle volubile au moment de parler théâtre. À l'ap-

proche de sa prochaine création, l'artiste trépigne. Écrite au plateau, la pièce «Toute intention de nuire», à l'affiche de la Maison Saint-Gervais à Genève puis à La Grange à Lausanne, est inspirée d'un récit ancré dans le réel: le procès d'une autrice accusée d'atteinte à l'honneur par un avocat qui s'est reconnu sous les traits d'un personnage de son roman.

«Le spectacle aborde le rôle de la littérature: quelle est son utilité, et à quel prix, dans la recherche de ce qui est vrai ou faux?» interroge le metteur en scène. Il évoque aussi celui de la frontière, poreuse, entre réalité et fiction. Mais gare aux jugements à l'emporte-pièce: «Au théâtre, je déteste les leçons. Je mets en scène des gens qui portent un regard sur le monde, en faisant toujours un pas de côté.»

Le voilà lancé. Ses mains s'agitent, ses mots vagabondent. «Pardon, je pars dans tous les sens... En fait, j'aime jouer entre la précision et l'aléatoire. Je suis foutraque dans mes paroles, mais

je peux être très efficace dans mes actions!» La preuve, Adrien Barazzone a fait ses armes au Théâtre du Loup. Engagé dans la gestion collective de ce bastion de la gauche genevoise et scène reconnue, il a tout fait, de l'arrangement des fleurs sur les tables du bar à l'animation de débats enflammés sur les politiques culturelles. Il résume dix ans d'effervescence en une phrase: «Le Loup, c'était de l'huile de coude!»

Du cocon bourgeois à la création collective

Le feu du théâtre ne le quitte plus depuis les premiers émois à l'adolescence. Aujourd'hui encore, le souvenir des cours facultatifs à l'école, donnés par la comédienne Franziska Kahl, l'habite. «Ce qui m'a fasciné chez elle, c'est qu'elle avait une autre vie que la mienne, une autre manière de penser que la mienne. J'avais 12 ans, elle me parlait comme à un adulte, ça m'a beaucoup aidé à me construire.» Le sillon creusé, il passe son bachelier de comédien à La Manufacture, à Lausanne, puis en-



«Au théâtre, je déteste les leçons. Je mets en scène des gens qui portent un regard sur le monde, en faisant toujours un pas de côté», déclare le metteur en scène, qui a fait partie du collectif de direction du Théâtre du Loup pendant dix ans. JEAN-PAUL GUINNARD

chaîne les créations collectives galvanisantes («Pas de porte», «Celle qu'on croyait connaître», «Les Luites intestines» ou «D'après»).

Plus récemment, il cite cette expérience, intense, de la tournée fleuve de la pièce «Dans la mesure de l'impossible», de Tiago Rodri-

gues, œuvre d'une intensité rare, sur le monde humanitaire. Il encense le metteur en scène portugais et directeur du festival d'Avignon: «Il est brillant dans sa manière de traiter des questions complexes de façon simple. J'essaie d'apprendre de lui, de la liberté qu'il nous offre.»

À mesure que la conversation avance, Adrien Barazzone se dévoile. Pour lui, prendre la parole n'a jamais été une évidence. «On dit toujours: d'où est-ce que je parle? souligne le fils de deux médecins. En tant qu'enfant de bourgeois, je me suis toujours posé la question de ma légitimité à m'ex-

primer.» À l'aube de l'adolescence, il saute le pas. Il édite un petit journal, sur les actualités qu'il entend ici et là. «J'allais photocopier les pages à la Coop avec des pièces de 10 centimes, j'avais une cinquantaine d'abonnés!»

Dans son cocon familial, Adrien se sent très proche de son frère et

de sa sœur jumelle. De sa grand-mère, sa *nonna* chérie, aussi. «Nos discussions ont façonné mon regard sur le monde. Elle manque terriblement depuis 2018... Elle ne m'a pas jugé quand, à 17 ans, je lui ai annoncé que j'étais homosexuel. Elle l'a accepté, car elle m'aimait.»

L'amour, au bout du chemin... La rencontre avec Lionel Baier, sans qui «la vie ne serait véritablement pas la même». En 2010, à la suite d'un atelier, le cinéaste lausannois engage le comédien sur un court métrage, «Emile de 1 à 5». Troublé, il nomme tous ses interprètes Adrien. Les deux hommes tombent amoureux. Ils se baladent, s'appriivoisent, emménagent ensemble. Le couple se marie en 2023. Au bout du fil, Lionel Baier dépeint son compagnon comme un Saint-Bernard, toujours enclin à prendre soin des autres. «Quand on invite des gens à la maison, il veut que tout le monde se sente bien. Le Saint-Bernard est l'animal qui le totémise le mieux, par cette envie de porter secours.» Le réalisateur ajoute: «Adrien est un grand anxieux, il applique la politique du pire. En même temps, il a une grande capacité d'émerveillement, devant un massif de fleurs, un paysage, une lumière...»

Derniers souvenirs

Dernièrement, Adrien Barazzone a tourné dans le nouveau long métrage de Lionel Baier, «La cache», aux côtés de Michel Blanc, décédé début octobre. «Lionel est en train de faire le montage, il l'a tous les jours devant les yeux et je vois sa tristesse.» Un temps. «C'est fou comme le cinéma est aussi la mémoire des gens. Ce film sera un des derniers souvenirs que le public aura de Michel Blanc. C'est plutôt beau, en y pensant.» À l'inverse, le théâtre est éphémère. «C'est fou, reprend-il, de mettre autant d'intelligence collective pour quelque chose qui ne va pas rester. On doit croire dans ces moments.» Cette fugacité, elle aussi, est plutôt belle.

Genève, Maison Saint-Gervais, du 31 octobre au 10 novembre, www.saintgervais.ch
Lausanne, La Grange-UNIL, du 20 au 23 novembre, www.grange-unil.ch



LE
PRO
GRAMME
.CH

Au Tribunal de la fiction et du réel

Publié le 30.10.2024



Adrien Barazzone © Janice Siegrist

À découvrir à la Maison Saint-Gervais du 31 octobre au 10 novembre, *Toute intention de nuire* est une plongée saisissante dans les méandres de la justice, où fiction et réalité s'entremêlent. Le metteur en scène Adrien Barazzone et sa troupe explorent les frontières floues entre liberté d'expression et respect de la vie privée. La fable s'appuie sur une affaire judiciaire fictive inspirée d'un roman imaginaire.

L'intrigue tourne autour d'une accusation d'atteinte à l'honneur, lorsqu'un avocat se reconnaît dans le personnage odieux d'une œuvre littéraire et décide d'intenter un procès à son auteur.

Le spectacle, en équilibre entre drame et comédie, questionne les mécanismes de la vérité et du mensonge. Sur scène, les quatre interprètes incarnent les rôles multiples de cette bataille littéraire et judiciaire. La mise en scène dissèque les dynamiques de pouvoir et d'influence à l'œuvre dans les rouages de la justice, tout en interrogeant la place de la fiction dans nos sociétés. La source d'inspiration? La 17e Chambre correctionnelle du Tribunal judiciaire de Paris surnommée le «*Tribunal des idées et des libertés*». On y soupèse des plaintes concernant la diffamation et les menaces sur les réseaux sociaux. Mais aussi des médias et leurs investigations mis en procès. Et des écrivains avec leurs fictions à base de faits réels.

Ainsi l'écrivain français Régis Jauffret, dont les ventes de son roman, *La Ballade de Rikers Island*, ont été «boostées» par son procès et sa condamnation suite à une plainte de DSK comme le rappelle Anna Arzoumanov, Professeure à La Sorbonne*. Cette spécialiste des affaires de liberté artistique et littéraire a répondu à la sollicitation d'expertise d'Adrien Barazzone.

Entretien avec l'artiste.

Quelle est votre intention avec cette pièce?

Adrien Barazzone: Mon intérêt s'est cristallisé sur la rencontre entre la justice et la littérature. Confronter le droit à la littérature, c'est bien poser la question d'une vérité et d'un récit judiciaires face à une vérité et une fable littéraire.

Toute intention de nuire s'essaye à articuler ces deux dimensions et pôles.

L'interrogation revient au fond à mettre en lumière la manière dont ces vérités peuvent se manifester et leurs langages respectifs. C'est à cet endroit réel et crucial que se situe le spectacle.

Parlez-nous de l'histoire.

Je me suis intéressé à un personnage imaginaire d'avocat dépeint comme un être violent et qui humilie, une forme de masculinité que l'on dirait toxique de nos jours. Il se reconnaîtrait dans un roman et déposerait plainte auprès d'un Tribunal. Ce récit

fictionnel d'une auteure inventée, Pauline Jobert, traite d'une relation problématique de type patriarcale. L'image que ce roman donne de lui pose un problème à cet avocat. Le procès qui s'ensuit oblige l'autrice à divulguer son intention première en écrivant son ouvrage.

Est-on sommé aujourd'hui de dire, de détailler et d'explicitier la raison ou les raisons et le but qui nous amène à créer, à écrire en l'occurrence? C'est une question vertigineuse que j'ai aussi souhaité aborder avec humour. Le procès fictif de *Toute intention de nuire* oblige l'auteure à fournir ces explications.

La création est basée sur des faits fictifs, mais un cadre bien réel.

Effectivement. Le lieu est bien connu en France. C'est la 17e Chambre correctionnelle du Tribunal judiciaire de Paris. Elle est dédiée aux contentieux liés à la presse, aux médias et à la littérature. Ainsi a-t-elle une Chambre spécifique, La Chambre des Libertés.

Dans le cadre d'une Justice qui devrait être la garante d'une démocratie, le fait qu'une personne pourrait se reconnaître sous les traits d'un personnage de roman ne serait-elle pas d'abord une affaire privée? Dès lors, qu'est-ce qui est en jeu dans ce type de procès. On pourrait avancer en premier lieu, la liberté de s'exprimer.

Le conflit entre les écrivaines Marie Darrieusecq et Camille Laurens publiant chez le même éditeur (P.O.L.) avait fait grand bruit. Sans déboucher sur un procès.

Cette affaire qui remonte à septembre 2007 est passionnante. A la sortie du récit fictionnel *Tom est mort* signé Marie Darrieusecq, Camille Laurens accuse l'auteure de plagiat émotionnel sur son livre paru une décennie auparavant, *Philippe*.

Ce récit autobiographique porte sur un drame qui lui est réellement advenu, le décès de son bébé. Ce cas de supposée copie des idées et non de plagiat des mots interroge sur ce qu'aborde précisément *Toute intention de nuire*, les sources d'inspiration au sein de la littérature. Et la part de vérité ou non au cœur d'une fiction.

Au-delà de ce constat, ce cas engage sur une réflexion phénoménale. Peut-on écrire sur quelque chose que l'on n'a pas vécu?

Quelle est la place des l'écrivain.nes?

Comment ces personnes traversent-elles le monde? Ont-elle le droit d'en rendre compte?

Quelles sont les affaires souvent jugées par la 17e Chambre?

Nombre de cas se rattachent à des personnalités existantes. On peut citer celui de l'auteur Régis Jauffrey pour son roman, *La Ballade de Rikers Island* abordant l'affaire DSK dans les murs de l'hôtel Sofitel de New York. L'affaire est grave.

L'avocat de DSK saisit la 17e Chambre dénonçant pour son client ce qu'il dénomme une «diffamation effroyable» dans le roman. En juin 2016, Régis Jauffrey est condamné par le tribunal correctionnel de Paris**. Ceci surtout pour des passages suggérant DSK comme «ayant violé».

Ce cas comme d'autres posent la question du mélange entre documentaire et fiction.

Les photos d'illustration laissent entrevoir un mano a mano fougueux...

Ces empoignades voire ce pugilat sont présents dans le procès d'une écrivaine dans *Toute intention de nuire*. Scéniquement, le Tribunal qui figure une procédure et un lieu se trouve représenté entre *concrétude* et abstraction. Un Tribunal que vous découvrirez enchevêtrer, voire labyrinthique.

Mais cette création reste éminemment factuelle face à un scénario que nous avons échafaudé. De l'émotion, il y en aura. Mais ce sont les faits qui prévalent. Prenez cette autrice devant s'expliquer, se justifier dans des termes codifiés face à un Tribunal, que comprendra-t-elle de cette procès ambivalente et ambigu in fine?

Un autre genre littéraire?

Il y a aussi la veine de l'autofiction. Prenez l'écrivaine française Christine Angot parlant à la première personne du singulier, le Je tout en disant que certains contextes et histoires ne sont pas les siennes. Ce qui nous amène à nous interroger dans la pièce.

De quoi la réalité mise en mots dans un livre est-elle le nom? Qu'est-ce que l'auteur.e en fait? Ces questions m'avaient déjà intéressé au fil de mes études de Lettres. Elles se révèlent souvent impossibles à trancher.

De ce terreau fertile pour les arts vivants de la scène, j'ai essayé de regrouper ce qu'il pouvait contenir de plus joueur et théâtral à mes yeux.

Au chapitre de l'atmosphère de cette création...

Pour le ton, j'ai souhaité rester dans un registre relativement léger que j'affectionne particulièrement.

Le ton s'accompagne donc d'une certaine drôlerie. À ce propos, ce qui est révélé dans le roman imaginaire de la pièce, *Marcher sans craindre le ravin*, peut paraître tout à fait anodin et guère important. Il ne s'agit pas de refaire un procès qui pour certaines affaires ont vraiment eu lieu.

C'est d'ailleurs tout un courant de la littérature qui tente de revenir sur des faits passés afin de mener une forme d'investigation. Si ce n'est de possible justice alternative à ce qui s'est réellement déroulé ou est controversé.

Que l'on songe notamment aux cas de viols et d'abus subis. L'écrivaine, éditrice et réalisatrice française Vanessa Springora dénonce ainsi dans son livre, *Le Consentement*, sa relation sous emprise de l'écrivain Gabriel Matzneff alors qu'elle était âgée de 14 ans et lui 50***.

Propos recueillis par Pierre Siméon

Toute intention de nuire

Du 31 octobre au 10 novembre à la Maison de Saint-Gervais

Adrien Barazzone, conception, écriture et mise en scène - Barbara Schlittler, collaboration artistique, développement, dramaturgie

Avec Alain Borek, Marion Chabloz, Mélanie Foulon, David Gobet

* Anne Arzoumanov est spécialiste en France des contentieux divisant art et littérature. Son approche pluridisciplinaire comprend des études quantitatives et qualitatives de la jurisprudence et passe par des témoignages recueillis auprès des personnes impliquées dans ces procès. Voir Anne Arzoumanov, *La Création artistique et littéraire en procès, 1999-2019*, Classique Garnier, 2022, ndr.

** L'écrivain écope d'une amende avec sursis de 1 500 €. Il doit verser 10 000 € de dommages et intérêts au titre du préjudice moral pour certains passages de son ouvrage. Et encore 5 000 € pour des propos tenus à la radio pour la promotion de son ouvrage. Plus inquiétant concernant la liberté d'expression, la justice interdit toute nouvelle édition du roman comportant les passages jugés diffamatoires. La Cour d'appel de Paris a ensuite confirmé ce jugement de première instance, ndr.

*** En dépit de la prescription, l'écrivain âgé de 87 ans est encore visé par une enquête pour viols sur mineurs. Le livre de Vanessa Springora a contribué à renforcer la protection des personnes mineures par l'adoption d'une loi fixant à 15 ans le seuil de consentement. En dessous de cet âge, un enfant est considéré comme non consentant en cas d'acte sexuel avec un adulte. Certaines dispositions de cette loi sont controversées, ndr.

REVUE DE PRESSE L'HOMME DE DOS

« D'après » (2020)

« Les Luites intestines » (2017)

Théâtre à cinquante

«D'après», le spectacle gigogne qui met les petites ondes dans les grandes

Une sacrée aubaine que nos salles plus étriquées, elles au moins, aient la capacité de s'adapter aux nouvelles règles sanitaires! Car il se trouve, allez savoir par quel hasard, que ce début de saison 2020 aligne les joyaux comme rarement. Parmi les feuilletons itinérants ou les «Cerisaie» déambulatoires, arrêtons-nous donc sur cette réhabilitation du théâtre radiophonique des années 40, «D'après», si délicatement sertie, au Loup, par Adrien Barazzone et Barbara Schlittler.

Outre le méticuleux travail des co-metteurs en scène, on

salue la prouesse des quatre comédiens – pusillanime David Gobet, bridée Marion Chabloz, exubérante Mélanie Foulon et patelin Alain Borek –, qui se disputent le micro sur pied érigé sur sa moquette rose. Ils campent avec ô combien d'élasticité un quatuor d'acteurs embauché par la station Radio-Genève en pleine Seconde Guerre mondiale, pour y jouer à l'antenne l'adaptation d'un roman du Prix Nobel norvégien Knut Hamsun, écrit à l'aube du siècle. Quand on ne suit pas Bertin, Renée, Arlette et Maurice dans



Le quartet creusant le temps et l'âme dans «D'après». N. DUPRAZ

leurs tribulations marquées par la menace nazie, ils sont, au deuxième étage de la fiction, les Benoni, Rosa et Nikolaï et le narrateur d'un drame amoureux marqué, lui, par l'austérité protestante, façon nordique.

Les va-et-vient se multiplient entre les couches et les époques, auxquelles font subtilement écho la nôtre et ses phobies propres. Une pincée de nostalgie saupoudre le mille-feuille – causant quelques langueurs çà et là –, mais séduit surtout, de la part des orchestrateurs comme des interprètes, l'assentiment à une nature

humaine intemporelle. Toutes ces vénéralités, ces hypocrisies ou ces lâchetés qui nous accompagnent comme nos ombres, et que la compagnie L'Homme de dos épelle avec grâce. D'un côté du plateau sinon vide, des marches d'escalier ne menant nulle part. De l'autre, une grotte ne recelant que son mystère. Pour applaudir tant de profondeur enrobée de malice, il y avait salle comble jeudi soir: pas moins de 50 spectateurs emballés. **Katia Berger**

«D'après» Théâtre du Loup, jusqu'au 8 nov., www.theatreduloup.ch

Les bonnes ondes d'Adrien Barazzone

SPECTACLE Au Loup jusqu'au 8 novembre, Barbara Schlittler et le metteur en scène genevois ressuscitent la magie du théâtre à la radio. Quatre interprètes vibrants jouent comme dans les studios d'antan une passion nordique. La sorcellerie opère

ALEXANDRE DEMIDOFF

[@alexandredmdff](#)

Les théâtres sont des coffrets magiques où les silhouettes de nos légendes prennent corps. C'est ce que suggère *D'après*, le beau spectacle d'Adrien Barazzone et de Barbara Schlittler, au Loup à Genève jusqu'au 8 novembre. Quatre comédiens vibrants dans le feu de l'instant vous entraînent dans leur caverne, une chambre d'écho. Devant un micro sur pied, ils ravivent la passion tourmentée de Benoni, postier de village, pour Rosa, fille d'un pasteur, dans une Norvège où on ne se paie pas de mots, celle de l'auteur nobélisé Knut Hamsun.

Sous le charme, on l'est comme nos grands-parents, à l'époque du théâtre à la radio. Adrien Barazzone aime les fjords et les vieux postes en bakélite, avec leurs gros boutons que l'on tournait, pour se sentir partie prenante d'une communauté d'invisibles. *D'après* allie ses deux passions: avec Barbara Schlittler, il a adapté *Benoni*, roman qui sent le hareng et le crucifix; il a incrusté ce récit dans un studio de Radio-Genève, à l'automne 1940, après l'invasion de la France par l'Allemagne.

La grotte d'un magicien

La force d'ébranlement du spectacle tient à l'ingéniosité de sa construction narrative, servie par des interprètes qui ont du cœur et du doigté, ce qu'on appelle aussi le métier. C'est Alain Borek qui vous accueille, en esthète débonnaire des sonorités, producteur du drame qu'il va enregistrer sous vos yeux. Sur la scène vaste comme une grève, une sorte de bunker granitique abrite un mystère. C'est un antre, un refuge, la promesse d'une protection contre le vent mauvais de l'actualité – un décor signé Hélène Bessero et Tom Richtarch.

Comme dans la grotte d'Alcandre, le magicien de *L'illusion comique* de Corneille, il faut se laisser faire par les hérauts du conte. David Gobet, tiré à quatre épingles, prête voix à Benoni, le facteur ailé qui court après la fortune dans l'espoir d'obtenir la main de Rosa. Alain Borek orchestre sa matière, ensorceleur en flanelle. Et morigène son partenaire: «Tu as bu!» Et le formidable David Gobet, alias Bertin, d'ouvrir les vannes de l'angoisse: les rôles se font rares, Paris est une pétaudière sous les bottes germaniques, la peur des lendemains est une poisse qui colle au cerveau.

Le feuilleté du temps

D'après joue ainsi sur les ruptures temporelles, comme si le récit d'Hamsun servait d'ouvre-boîte. Voyez alors Mélanie Foulon et Marion Chabloz. La première dans sa robe vert Normandie à boutons d'or sort d'un film de Marcel Carné. La seconde promène l'élégance laineuse et contrôlée qu'on prête aux demoiselles des années 1940. On les croit formatées; une brindille les débride.

Car le plaisir vient de là, des sautes d'humeur du quatuor qui sont l'occasion de mettre à nu des codes de jeu. En précieuse parisienne, Mélanie Foulon déroule la bande d'une mythologie et c'est un délice. Tenez, elle se rappelle son entrée au Conservatoire, une porte qui s'ouvre directement sur la scène et la propulse, stupéfaite, devant Louis Jouvet en personne. Tenez encore, elle chante à la façon de Jeanne Aubert une chanson gaillarde: «Le frais qu'elle prend le cul sur la commode pour éviter les frais...» Dans sa bouche, le juke-box d'une époque qui se grise en fonçant dans le mur.

D'après célèbre ce plaisir immémorial, celui de se réfugier dans la grotte d'Alcandre pour renouer avec le feuilleté du temps. Tendre l'oreille et se sentir plus aimant. A la sortie du Loup, sur les berges de l'Arve, on entend des voix. Les bonnes ondes ont ce pouvoir. ■

«D'après», Genève, Théâtre du Loup, jusqu'au 8 novembre. Rens(theatreduloup.ch).

[Se connecter](#) | [S'inscrire](#)

[Play Suisse](#) | [À propos - Radio Télévision Suisse](#)

[INFO](#)

[SPORT](#)

[CULTURE](#)

[PLAY RTS](#)

[RADIO](#)

[TV](#)

[PROGRAMME TV](#)

[RECHERCHER](#)

[MÉTÉO](#)

[PLUS](#)

[ACCUEIL INFO](#)

[RTSCULTURE](#)

[CINÉMA](#)

[MUSIQUES](#)

[SPECTACLES](#)

[LIVRES](#)

[ARTS VISUELS](#)

[NOS DOSSIERS](#)

[Spectacles](#) Publié le 30 octobre 2020 à 15:52

"D'après", une ode au théâtre confiné et à la radio



D'après / Vertigo / 4 min. / le 28 octobre 2020

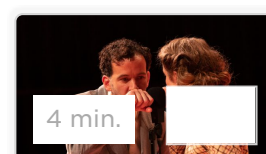
En 1940, quatre comédiens répètent une pièce dans le nouveau studio de Radio Genève. Il y a du drame, du rire et de nombreux clins d'œil à notre époque pandémique dans cette pièce belle et bien jouée au Théâtre du Loup, à Genève.

La frontière? Bouclée ou presque. Les théâtres français sont dans la panade et le métier de comédien est subitement devenu bien incertain. Trop peu d'engagements pour trop de candidatures. Printemps 2020 en pleine pandémie de coronavirus? Non, 1940. Les Allemands occupent Paris et Boulevard Carl-Vogt, on découvre les nouveaux studios de Radio Genève, lointain ancêtre de la RTS.

A Radio Genève, trois comédiens et un animateur de la maison enregistrent le dernier cri en ces temps troublés où la radio règne sur les médias: le théâtre radiophonique. Deux comédiennes, dont une Parisienne en exil, l'animateur et un acteur genevois se serrent autour d'un unique microphone alors qu'un ingénieur du son crée les bruitages de cette mise en ondes: il y a des mouettes, du vent, de la neige, le craquement du feu. Nous sommes chez "Benoni", en Norvège, dans un roman de Knut Hamsun, auteur nobélisé, dont le roman "La Faim" fut un grand best-seller avant-guerre, lorsque son auteur n'était pas encore un pro-nazi convaincu. Passons, le sujet qui nous occupe est autre.



Vidéos et audio

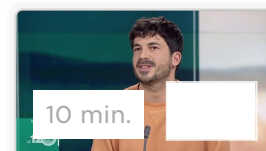


4 min.

D'après

[Vertigo](#)

Le 28 octobre
2020 à 17:15



10 min.

Rendez-vous culture:
Adrien Barazzone,
acteur et metteur en scène. Il présente "D'Après" une pièce de Knut Hamsun

12h45

Le 29 octobre
2020 à 12:45



Alain Borek, David Gobet, Mélanie Foulon et Marion Chabloz dans "D'après". [Rebecca Cosne - Théâtre du Loup]

Un pari réussi

Du théâtre radiophonique sur un vrai plateau de théâtre? Le pari est risqué: rendre spectaculaire ce qui ne l'est pas du tout. Et ce pari est réussi grâce à la mise en scène orchestrée telle une chorégraphie par le duo Barbara Schlittler et Adrien Barazzone. Grâce aussi au jeu aussi fin et drôle du quatuor Alain Borek, Marion Chabloz, Mélanie Foulon et David Gobet, simplement parfait dans ce chassé-croisé d'ego, de séduction, de frustration et de récit.

>> A voir, Adrien Barazzone présente "D'après" au "12h45":



Rendez-vous culture: Adrien Barazzone, acteur et metteur en scène. Il présente "D'Après" une pièce de Knut Hamsun / 12h45 / 10 min. / le 29 octobre 2020

"D'après" se passe au Théâtre du Loup, sur les bords de l'Arve, à deux pas des anciens studios de Radio Genève. Et ce titre un peu crypté vient du fait que cette pièce en mélange deux: le récit de "Benoni", rude peinture de la vie des pêcheurs de harengs du côté des Lofoten

confrontes au capitalisme naissant, et la vie de ces comédiens qui ne savent plus trop s'ils doivent se réjouir d'avoir encore du travail grâce à la radio. Ou s'ils doivent se plaindre du fait que leur métier est devenu si fragile et invisible. De son côté, l'animateur de Radio Genève n'est pas peu fier du pouvoir du son, prédisant son triomphe éternel sur l'image.

Du drame et beaucoup d'humour

Il y a du drame dans "D'après". On y trouve aussi beaucoup d'humour et cette manière décalée, légère, de raconter une crise. Le décor: une vaste moquette, le micro et son fil interminable, quelques marches et ce bunker noir en carton-pâte, illustration du réduit national autant qu'œuvre post-moderne d'un plasticien contemporain qui aurait voulu symboliser la Suisse de 1939-45.

"D'après" nous fait sourire avec ses parlés rétro où chaque voyelle est appuyée avec une délicieuse pédanterie. "D'après" nous enchante lorsque le quatuor change subitement de dimension temporelle pour présenter à l'improviste quatre comédiens d'aujourd'hui lançant des clins d'œil à notre époque. C'est la belle surprise de la rentrée. Un spectacle qui continue malgré les jauges réduites à 50 personnes. On aurait bien tort de s'en priver.

Thierry Sartoretti/mh

"D'après", de Barbara Schlittler et Adrien Barazzone, [Théâtre du Loup](#), Genève, jusqu'au 8 novembre. Puis, sous réserve, le 22 novembre au [Théâtre du Passage](#), Neuchâtel (se renseigner sur le site du théâtre quant au maintien de la date).

Publié le 30 octobre 2020 à 15:52

Le comédien Adrien Barazzone présente «D'après», troisième pièce de sa compagnie. Il parle de ses propres doutes et des certitudes des autres.

«J'aurais pu être négociateur de paix»

LUCAS VUILLEUMIER

Adrien Barazzone est dans tous ses états. Sa première approche. Le 23 octobre, il présente sa nouvelle pièce, «D'après», un spectacle qu'il a imaginé à partir du roman «Benoni» du Prix Nobel norvégien Knut Hamsun. «J'ai oublié mon rendez-vous chez l'ostéopathe ce matin, j'ai décalé d'un jour dans ma tête l'anniversaire des 70 ans de mon père...» s'affole un peu celui que son masque ne quitte plus, ou presque. «Je suis passé entre les gouttes jusqu'à maintenant, je ne vais pas tout gâcher!»

Tout juste rentré de Genève, où il a passé une longue journée à répéter au Théâtre du Loup, Adrien Barazzone s'apprête à savourer quelques heures d'un sommeil lausannois bien mérité, avant de reprendre sa route de jeune homme angoissé. Il est vrai que les aléas de l'écriture de plateau, qu'il pratique encore une fois pour le troisième spectacle qu'il monte avec sa compagnie «L'Homme de dos», n'ont rien pour le rassurer: «Tout peut advenir!» Lui qui aime le rire et qui en teinte souvent ses productions, avoue en posant un sac de stress sur la chaise à côté de lui que ses répétitions lui ont réservé quelques surprises: «On a replongé dans le drame, cette semaine... en espérant que le rire se manifeste à nouveau.»

Cacher et montrer

Mais qu'est-ce qui a pu passer par la tête de ce jeune homme pour s'infliger de telles montgarnes russes émotionnelles, en montant sur les scènes romandes? En soulevant son masque pour porter à ses lèvres un verre de bière presque trop grand pour lui, il se souvient. Bref survol d'une enfance à Genève, où il est né il y a 37 ans, des parents médecins, tous deux Italiens. Une sœur jumelle et un frère aujourd'hui connu, l'ex-politicien et maire de Genève Guillaume Barazzone. À l'évocation de la fratrie, il reprend son souffle: «On a toujours été un peu des bouffons du roi. On était un peu provoc, pleins de dérision. Le côté comique, je dois dire que chez nous trois, c'était presque un gène.»

Une enfance bourgeoise - il le répète souvent -, où survient très tôt l'envie de créer de petits spectacles, notamment grâce aux portes coulissantes du bel appartement de sa grand-mère. Ainsi, c'est chez celle qui le voit devenir «un genre de Jean-Louis Barrault» qu'Adrien

Barazzone comprend qu'il aime «cacher et montrer», contractant le virus pas dangereux de ceux qui aiment se mettre en danger: celui de la représentation théâtrale.

Seul parmi 40 filles

Suivront, au Cycle d'orientation, des cours facultatifs de théâtre, où il est «le seul parmi 40 filles», et des études de lettres, qui laissent filer quelques années avant qu'il se sente vraiment prêt à affronter la Haute École de théâtre de Suisse romande, La Manufacture, à 24 ans. Sorti trois ans plus tard, Adrien Barazzone, depuis lors, n'a jamais cessé de travailler. Mais comme ses angoisses, qui le poussent à l'humilité, le bilan qu'on lui demande de faire révèle une certaine modestie. Pas feinte. «Je n'ai aucune technique, j'articule mal... Je n'ai pas travaillé avec de grands metteurs en scène français, même si j'ai fait de très belles choses...» dit-il. Avant d'ajou-



Une création radio et intime

Genève ▶ Pistant l'enregistrement à Radio-Genève en 1940 de *Benoni* signé Knut Hamsun, *D'après*, au Théâtre du Loup, séduit par ses interprètes et son montage dramaturgique.

Conçu sur le canevas de *Benoni*, roman du Norvégien Knut Hamsun adapté ici sur trente feuillets, *D'après* est mis en scène par Adrien Barazzone en collaboration avec Barbara Schlitter. A découvrir sans délai au Théâtre du Loup, avec un burlesque ouaté, la pièce met malicieusement en abîme la fable, les comédiens et leurs personnages. Non sans offrir un pertinent éloge au théâtre radiophonique.

Plusieurs temporalités se tuilent. 1870: *Benoni*, facteur devenu entrepreneur évolue dans l'atmosphère dostoïevskienne et tchekhovienne d'un village de pêcheurs norvégien. Entre Rosa, fille de pasteur, un capitaliste, un usurier et des figures protestantes rigoristes, se déploie l'univers d'un écrivain instable, fantasque, pulsionnel, préférant les idées à leur accomplissement. Naviguant des acteurs en 1940 avec une incursion de nos jours, la vie de Hamsun est refigurée: addiction et abstinence, exaltation et dépression, passions avortées et déroutées conjugales.

1940: dans un studio de Radio Genève qui enregistre le récit pour son théâtre d'ondes, mouvements intérieurs et sentiments des interprètes font écho à ceux des personnages devenus voix. Jusqu'au vertige, ouvrant la voie à l'autofiction sur base d'improvisations d'un metteur en ondes incarné



D'après,
librement
adapté de
Benoni de
Knut Hamsun.
NICOLAS DUPRAZ

par Alain Borek, suave paternaliste patelin. A ses côtés, Marion Chabloz à la timidité lacrymale. Et David Gobet, le séducteur sexiste Bertin, désinvolte et laudateur vivant dans la misère, débâcle et guerre obligeant.

En Arlette France, la mélancolique Mélanie Foulon, symbole de l'actrice réduite au format radio, évoque sa rencontre avec Louis Juvet l'appréciant «toujours sur le qui-vive et prête à bondir». Chez la comédienne chantournant du Jeanne Aubert, vedette du music-hall, chaque phrase prend son élan comme au premier vol. C'est du parlé le plus naturel et juste. Mais c'est aussi du lyrisme retenu. Car la passion y brûle tel le samovar emporté pour seul bagage.

La prédation sexuelle est prégnante chez Hamsun. Voyez Arlette retournant les allusions grivoises voire harceleuses de son partenaire masculin. Lui recousant sa veste,

elle joue subtilement de l'incertitude et du non-dit. Marion Chabloz, elle, est invitée à découvrir la bibliothèque du solitaire et misanthrope demiurge en ondes voire y passer la nuit. Interloquée, elle met cette hospitalité suspecte sur le compte du couvre-feu.

Au décor, le bunker en carton-pâte suggère le Réduit national helvète cerné de pays occupés. Mais moins les champs magnétiques du national-socialisme envoûtant Hamsun, le Nobel de littérature 1920. Par sa haine des Anglais barrant les tentatives d'indépendance de la Norvège, Hamsun ne ménagea pas son soutien à Goebbels et Hitler. Pour ce réactionnaire, l'avenir passe par un pouvoir fort et le retour à la vie agraire. Après-guerre, on le fit interner en asile psychiatrique. Ce que la pièce n'a pu articuler. **BERTRAND TAPPOLET**

Théâtre du Loup, Genève, jusqu'au 8 novembre,
www.theatreduloup.ch



De g. à dr.:
David Gobet,
Mélanie Foulon
et Marion Chabloz,
trois des comédiens
qui jouent
dans «D'après».

Janice Siegrist,
Rebecca Cosne

ter, avec le plus grand sérieux: «Quand j'aborde une mise en scène, j'ai une vision, un souffle. Mais au final, ce qui me reste en tout et pour tout, c'est ma bonne volonté.»

Alors qu'on voudrait lui dire qu'il se trompe, qu'il est meilleur que ce qu'il pense (car c'est vrai), on parvient tout juste à lui soutirer les compliments reçus de Philippe Saire, avec qui il vient de travailler dans «Angels in America». Le chorégraphe et metteur en scène, à la fin de leur tournée commune, l'aurait traité de «très bon acteur». «J'ai eu très peur de cette expérience physique. Huit heures de danse par jour, quand même. Mais j'ai tenu. Le rôle a été marquant car je pouvais y faire ce que je sais faire, c'est-à-dire être drôle, mais en même temps aller tâter le drame, les pleurs. C'était une grande jouissance.» Philippe Saire a d'ailleurs repris rendez-vous avec Adrien Barazzone pour un nouveau spectacle l'année prochaine.

D'autres metteurs en scène croisés? Natacha Koutchoumov, Mathieu Bertholet, un peu de cinéma avec Lionel Baier, son compagnon depuis dix ans... Et puis 4 spectacles avec le Collectif Comédie Drôle, dont il a aimé, en plus de l'humour, le «côté foutraque et très libre».

«Chacun cherche et se trompe»

Et c'est encore la modestie qui affleure, comme un fil rouge, quand Adrien Barazzone évoque sa façon de travailler en tant que metteur en scène. «J'aurais pu être un négociateur de paix, car pour moi, affirmer quelque chose de politique, sur scène, est impossible. Tout le monde a un avis sur tout et sait mieux penser que quiconque. Dans mes spectacles, chacun cherche et se trompe.»

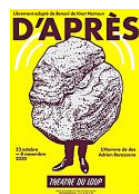
Dans «Saunå», en 2013, des bobos écolos confrontaient leurs ambitions intimes avec les réalités du monde. Dans «Les luttes intestines», «une franche rigolade» créée en 2017, les personnages, tous attablés pour parler de leur microbiote intestinal, finissaient par défendre sur un mode hystérique leur point de vue. Avec «D'après», Adrien Barazzone propose à nouveau d'aller gratter la morale des uns et l'éthique des autres.

«Je montre des destins individuels pour raconter la grande histoire», explique-t-il. Car si le point de départ du spectacle est le roman de Knut Hamsun, une histoire d'amour dans un village de Norvège en 1870, la pièce met en scène quatre comédiens (Alain Borek, Marion Chabloz, Mélanie Foulon et David Gobet) censés jouer le texte norvégien au micro de Radio Genève, en automne 1940. «Les époques sont donc en miroir, et dans ce climat de guerre qui va faire rage, il est question de savoir si l'on fait des choix par défaut ou par conviction.»

L'occasion pour Adrien Barazzone de donner quelques clefs sur sa vision de l'époque en cours, avec laquelle, forcément, son spectacle va dialoguer: «Notre suprême culpabilité, notamment à cause de l'urgence écologique et de notre inaction face à celle-ci, nous rend complètement stressés. Elle nous empêche d'aller l'un vers l'autre.» Un constat qu'il s'empresse, en conclusion, de lier à une certaine arrogance actuelle: «Qu'est-ce qui fait la vie, aujourd'hui? Est-ce que c'est d'avoir un avis sur Facebook ou de rencontrer son voisin?» Souveraine, c'est sa rencontre avec le public, imminente, qui fera sans doute encore vivre Adrien Barazzone.

À VOIR

«D'après», pièce librement adaptée de «Benoni» de Knut Hamsun. Mise en scène Adrien Barazzone. Genève, Théâtre du Loup, du 23 octobre au 8 novembre. Rés.: 022 301 31 00. billetterie@theatreduloup.ch



Une semaine une chanson

Christophe Passer
Journaliste

«I Owe It All To You»

DAME
SHIRLEY
BASSEY
2020



On pourrait traduire cela par «Je vous doit tout» et c'est le sens de cette magnifique chanson que vient de publier Shirley Bassey, 83 ans, dont sept décennies passées à chanter. Il n'y a guère que Streisand à pouvoir afficher au compteur une telle longévité dans le succès. Bassey, c'est aussi trois chansons génériques pour des James Bond (record, forcément), dont l'extraordinaire «Goldfinger» qui en fit une vedette mondiale. Tout Bassey était dans ces quelques minutes de 1964: une voix puissante qu'elle pousse en avant comme s'il s'agissait de remuer tous les meubles de la pièce, mais aussi une qualité d'émotion forte, unique, et sa façon de se mouvoir dans les tapis de cordes. La grande variété internationale, c'est sans doute ça, ce mélange unique de pop et de luxe des violonades.

Elle a toujours été une diva, se comportant parfois comme telle, et depuis qu'elle a reçu l'ordre de l'Empire britannique, qu'elle a sa statue de cire au Musée Tussauds de Vegas, elle aime qu'on l'appelle «Dame» Shirley Bassey. Souvent imitée, raillée un peu, mais capable d'une belle autodérision, la légende avait stupéfié il y a six ans avec un excellent disque, où sa reprise soul-jazz de «Englishman in New York» laissait pantois. Alors en écoutant «I Owe It All Of You», elle nous serre la gorge d'entrée avec son «I've lived from song to song, you've always kept me strong». Voici la sublime chanson testament, l'au-revoir en avance d'un dernier album en «grand final», prévu en novembre.

Retrouvez la playlist d'«Une semaine, une chanson» sur Spotify.

Adrien Barazzone interroge la vie intime de nos intestins

Théâtre Le jeune metteur en scène présente, au Théâtre du Loup, à Genève, son deuxième spectacle intitulé «Les luttes intestines». Rencontre avec un créateur qui revendique la complexité.

Mireille Descombes

Dans le théâtre contemporain, il faut se méfier des titres. Ils sont souvent déroutants, un peu sibyllins, parfois trompeurs. Prenez «Les luttes intestines», le nouveau spectacle d'Adrien Barazzone présenté dès le 29 avril au Théâtre du Loup, à Genève. Naïvement, on pourrait imaginer quelque intrigue vaguement shakespearienne, voire une transposition moderne des manœuvres de cour dans les couloirs de la présidentielle française. Eh bien, non! Après nous avoir emmenés au «Saunâ» en 2013, le jeune metteur en scène genevois nous propose cette fois-ci une rencontre, de prime abord improbable, entre «La bonne âme du Se-Tchouan» de Bertolt Brecht et le microbiote intestinal. Comment, diable, en est-il arrivé-là? C'est bien sûr la question que nous lui avons posée quelques semaines avant la première.

Adrien Barazzone nous avait donné rendez-vous dans un restaurant italien de Lausanne. Pas de hasard, l'Italie fait doublement partie de ses gènes. Comme la médecine. Sa mère et son père sont médecins – depuis trois générations du côté paternel. Avec finesse et complicité, comme pour nous faciliter la tâche, il commence par se présenter, tout en sirotant son expresso: «J'ai bientôt 34 ans, une sœur jumelle et un frère, Guillaume, qui est maire de Genève. À une époque, nous nous sommes beaucoup disputés, mais maintenant, je l'adore. Les repas familiaux n'en restent pas moins compliqués, parce que nous n'avons pas les mêmes idées politiques.»

Le seul garçon parmi 40 filles

Voilà qui est fait, passons à autre chose. Pas si simple. Adrien Barazzone n'aime pas les lignes droites. Il affectionne les incises, les parenthèses, les analogies, les associations d'idées. Avant d'en arriver au théâtre, il évoquera donc encore un grand-père maternel, capitaine dans la marine italienne, et une fascinante grand-mère qui, pionnière, avait

étudié la chimie à Florence et s'était spécialisée dans les peintures pour sous-marins. «Moi-même, désolé pour votre article car c'est un peu banal, j'avais de la facilité à l'école», conclut-il.

Un bon élève, mais quand même particulier. À 9 ans, il crée son propre journal et à 12, il s'inscrit au cours facultatif de théâtre du Cycle d'orientation, seul garçon parmi quarante filles. Le cours est donné par Franziska Kahl, «une comédienne atypique et une personne qui m'a profondément marqué. Je ne vivais que pour ces mardis midi», se souvient-il avec émotion. Désormais, d'une manière ou d'une autre, le théâtre fera partie intégrante de sa vie. En 2007, après des études de lettres à l'Université de Genève, Adrien Barazzone entre à La Manufacture, la Haute École de théâtre de Suisse romande. Il a 24 ans.

«Les Lettres m'ont beaucoup apporté, c'était une culture où l'on ne vous prenait pas par la main. Il fallait se débrouiller. Et après les cours, je filais au conservatoire. Je suis bien content de ne pas être entré à La Manufacture plus tôt. Cela ne m'aurait pas convenu, j'en aurais mal profité. À la Haute École, j'ai ensuite mieux compris ce que veut dire jouer, j'y ai appris à faire avec ce que je suis, à ne plus chercher à camoufler.» L'apprenti comédien y découvre aussi l'écriture de plateau et le sentiment que si «l'acteur est impliqué corps et âme dans ce qu'il produit, il y gagne une liberté et une épaisseur énormes.»

La suite? Adrien Barazzone travaille avec Natacha Koutchoumoff, Christian Geffroy Schlittler ou Mathieu Bertholet. Il rejoint le comité de direction du Théâtre du Loup, joue dans les derniers films de Lionel Baier et met en scène sa première pièce, «Saunâ». Une création où il est



«À La Manufacture, j'ai appris à faire avec ce que je suis, à ne plus chercher à camoufler»

Adrien Barazzone, metteur en scène

Adrien Barazzone est tombé dans la marmite du théâtre à 12 ans.

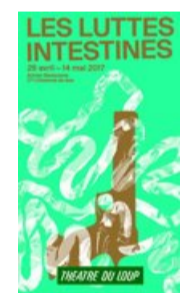
Eric Jeanmonod

question d'écologie et, à travers elle, du désir de sauver la planète. «Et je me suis rendu compte, analyse notre interlocuteur, qu'au fond Brecht posait la même question dans «La bonne âme du Se-Tchouan», l'histoire de trois dieux qui descendent sur Terre et se mettent en quête d'au moins une bonne âme qui justifierait à leurs yeux de sauver le monde.»

Une histoire de microbiote

Petit à petit, on s'approche donc du chaudron où mijotent «Les luttes intestines». Mais vous l'avez deviné, Adrien Barazzone n'a pas trop envie, pour l'instant, de soulever le couvercle. Après plusieurs semaines de travail et d'improvisations avec ses cinq comédiens, il est en train de mettre en forme tout ce matériel et de rédiger un texte. Il nous précise toutefois que «le spectacle s'inspire de Brecht, mais qu'il n'en conserve ni la trame ni le texte».

Sans trop se hasarder, on peut aussi révéler que, jusque dans la scénographie, il y sera diversement question de ce fameux microbiote intestinal dont on parle beaucoup aujourd'hui. «Une façon de récupérer Brecht dans la chair», sourit cet inquiet pour qui avoir la peur au ventre n'est pas un vain mot. «J'aime bien ce changement de paradigme entre l'intérieur et l'extérieur, poursuit-il, l'idée que nous sommes habités par des bactéries qui nous gouvernent plus qu'on ne l'imagine, qui influencent notre comportement, notre humeur et peut-être même jusqu'à nos jugements moraux et nos valeurs.» Une manière aussi de poursuivre un questionnement qui depuis longtemps le nourrit et l'anime: la problématique du choix, de l'engagement, de la responsabilité individuelle et collective. ●



À voir

«Les luttes intestines», Théâtre du Loup, Genève, du 29 avril au 14 mai. Le 10 mai à 18 h 30, rencontre avec le professeur Jacques Schrenzel, microbiologiste et responsable du laboratoire central de bactériologie des HUG.

L'opéra russe triomphe grâce au sorcier Tcherniakov

Résurrection Dimitri Tcherniakov est l'un des plus grands metteurs en scène d'aujourd'hui. Il le confirme à Paris avec une magnifique résurrection de «La fille de neige» de Rimski-Korsakov.

L'opéra russe vit un âge d'or. Une génération après la chute du Mur, les chanteurs, les chefs d'orchestre et les metteurs en scène sont légion à défendre un répertoire lyrique que le reste du monde a souvent limité à quelques opéras de Tchaïkovski et Moussorgski, tels «Eugène Onéguine» et «Boris Godounov».

On mesure désormais «live» la richesse de cette école foisonnante. Genève a ainsi découvert récemment «La pucelle d'Orléans» de Tchaïkovski en version de concert. À Paris, c'est un metteur en scène de premier plan qui ressuscite, pour le public occidental, une œuvre prati-

quement disparue des scènes, alors qu'elle est toujours restée particulièrement chère au cœur des Russes. Créé en 1882 à Saint-Petersbourg, «Snegourotchka» est le troisième opéra des quinze qu'a composés Nikolaï Rimski-Korsakov (1844-1908), et c'était son préféré. Il a cette dimension féérique où se déploie idéalement son style très coloré, qui influença tant Stravinski par son génie orchestral.

Adidas et slavitude

Invité sur les plus grandes scènes de la planète, Dimitri Tcherniakov fait de cette «Fille de neige» une transposition lumineuse, habitée par une direction de chanteurs exceptionnellement fluide. Au lieu des futaies mythiques du conte original d'Ostrovski, il envoie l'héroïne, fille de la Dame Printemps et du Père Gel, condamnée à ne jamais pouvoir aimer, dans une communauté revivaliste d'au-

jourd'hui, perdue au fond d'une forêt russe. Ses membres sont fagotés dans un mélange de vêtements folkloriques et contemporains, d'Adidas et de slavitude. Ils chantent leurs louanges à leur tsar assis en cercle, avec l'ardeur des sectes mystiques.

Le décor est fait de hauts arbres dont les troncs, au dernier acte, lorsque Snegourotchka s'ouvrira au sentiment d'amour avant d'en mourir, se mettront à danser. Les costumes mériteraient un Prix Nobel, pour leur synthèse si réussie entre la portée symbolique et esthétique dont ils sont investis.

Tout ici signifie les illusions et les impasses des mouvements charismatiques inspirés par le retour aux sources et la nostalgie d'un hypothétique âge d'or, quelle que soit la sincérité de ses adeptes. Car autour de Snegourotchka, c'est bien le bal ordinaire des désirs et des trahisons. Pour autant, Tcherniakov a ce



L'opéra est transposé dans une communauté revivaliste. Elisa Haberer

talent précieux de ne caricaturer personne. Au contraire: chaque personnage gagne une dimension complexe, qu'il s'agisse du bellâtre Lel (chanté par le fabuleux contre-ténor Yuriy Mylenko) ou de son rival, l'ombrageux marchand Mizguir.

Le film de Jean-Stéphane Bron qui vient de sortir évoque bien la richesse des talents dont dispose l'Opéra de Paris. Ils sont tous convoqués ici, dans cet ouvrage de trois heures, aussi exigeant pour les solistes que pour les chœurs.

Et puis, il y a Aïda Garifullina. À pas même 30 ans, la soprano tatar fait une prise de rôle éclatante. Toute en innocence, d'une blondeur de poupée Barbie, elle projette une voix ardente, pure, aux aigus de miel. Elle bouleverse dans les nombreux airs mélancoliques où Rimski-Korsakov déverse son inépuisable sens mélodique. Nul ne dépasse à ses côtés, ni le tsar du ténor Maxim Paster, ni la foudroyante Koupava de Martina Serafin. Les chœurs, l'orchestre sont dirigés par l'une des étoiles montantes de l'abondante génération de chefs russes, Mikhail Tatarnikov. Les cinémas français transmettront cette création le 25 avril en direct. Tcherniakov, lui, sera le metteur en scène, cet été, d'une «Carmen» très attendue au Festival d'Aix-en-Provence.

Jean-Jacques Roth

Paris, Opéra Bastille, jusqu'au 3 mai

Les intestins auscultés sur un plateau

SCÈNES Adrien Barazzone, coresponsable du Théâtre du Loup, à Genève, visite les intestins dans sa dernière création. Il fallait oser, tant le sujet peut rebuter. Remuant et remarquablement interprété, son spectacle est aussi très instructif

MARIE-PIERRE GENECAND

Alors que Joël Pommerat vient de livrer une crépitante révolution théâtrale au BFM avec *Ça ira*, reconstitution contemporaine de 1789, au Loup, Adrien Barazzone fait plutôt dans la révolution fécale ou grand chambardement du dedans. C'est que cet angoissé est sidéré d'avoir découvert que nos intestins abritent des milliards de bactéries baptisées microbiote. Et que ce microbiote joue un rôle important dans nos décisions a priori réfléchies. Alors il trousse *Les Luttes intestines*, un spectacle insolent où tout est dit et montré, façon causerie explosée. C'est drôle, pertinent dans son impertinence et complètement désoyé théâtralement – la tempête de la première partie est suivie d'un long flottement, dans la seconde. Bref, ce travail a un vrai mérite: être aussi décomplexé que le sujet abordé.

Car, bien sûr, il y a eu, en 2015, le fameux best-seller de Giulia Enders, *Le Charme discret de l'intestin*, qui rendait à nos entrailles le rôle qui leur appartient. Beaucoup l'ont lu et ont vibré à cette vaste visite des viscères. Mais parler pipi-caca toute une soirée avec illustration visuelle à peine métaphorique à la clé, le défi reste quand même osé.

Transplantation fécale par le nez

Adrien Barazzone est comme ça. Il aime, dit-il, la rigueur et la précision, mais pas la clarté. Et encore moins les tabous. «Je ne m'empêche jamais de voir le monde comme un méandre: labyrinthe où l'on découvre, à mesure qu'on le parcourt, un nombre infini d'autres chemins que l'on ne peut ignorer.» Autrement dit, un immense intestin avec ses tours et ses détours, ses diverticules et autres polypes dont il faut se méfier. Ou pas.



Lors d'une table ronde, des savants s'étripent autour des tripes. Exquis. (GREGORY BRUNISHOLZ)

Les mots voltigent, vont et viennent sur le ring de l'inspiration ou de la pensée, avant que tout se termine en lutte intestinale sur trampoline

Adrien Barazzone n'est pas dans le genre timoré.

Du coup, il a cette idée, à la fois géniale et rebuttante, de transporter la transplantation fécale – un acte qui se déroule pour de bon dans le domaine médical – sur le terrain artistique. Tenez-vous bien. Une performeuse ingère par le nez des selles anonymes réduites en velouté. Si, si. On ne voit pas tout – la comédienne arbore juste une sonde nasale en guise d'indice – mais on imagine volontiers le transit et ses effluves fatals.

Discussion survoltée

L'exploit impressionne aussi les convives de la table ronde qui se tient suite à la performance et constitue la première partie des *Luttes intestines*. Autour d'un trampoline et sous un boyau futuriste se retrouvent une gastroentérologue gris souris (Marion Duval), un microbiologiste allumé (David Gobet), une médiatrice déchainée (Mélanie Foulon), un psychiatre traumatisé (Marius Schaffter) et la performeuse (Safi Martin Yé) visiblement shootée par son potage.

Tous les comédiens sont excellents et c'est heureux, car la discussion est survoltée.

L'air de rien, on apprend beaucoup sur le microbiote et ses pouvoirs cachés. On apprend par exemple que les lésions qui provoquent les maladies neurodégénératives comme le parkinson peuvent débiter dans les intestins. On apprend aussi que les bactéries vieilles de quatre milliards d'années, contre quatre millions pour l'homme, ne sont pas toutes toxiques, contrairement à l'image véhiculée. On apprend encore qu'on a trouvé de la sérotonine, ce neurotransmetteur de la joie, sur les parois intestinales, sérotonine que le nerf vague fait voyager jusqu'à nos méninges et retour. Une association de bienfaiteurs entre ces deux pôles qui n'a pas fini de dévoiler sa profondeur...

Jeux de mots géniaux

Mais les jeux avancent brouillées. Car, outre l'intestin, Adrien Barazzone a un autre sujet de fascination. Notre capacité contemporaine à échanger sans creuser. D'où une première partie totalement survoltée qui reflète parfaitement les dialogues de sours de certains débats TV. On rit beaucoup des jeux de mots génialement ratés de l'animatrice, comme on rit du rendez-vous manqué entre Mademoiselle-Jessif-les-selles et la gastroentérologue crispée. Et on rit encore des envolées du psychiatre, boulevé par la quête d'altérité qu'il perçoit dans la démarche artistique... Les mots voltigent, vont et viennent sur le ring de l'inspiration ou de la pensée, avant que tout se termine en lutte intestinale sur trampoline.

Le spectacle pourrait s'arrêter là. Ce serait une farce fulgurante à la Feydeau. Mais le metteur en scène choisit de faire revenir ses comédiens pour un échange informel sur la nourriture. Tout en piqueniquant, ils parlent de cette nouvelle géographie sociale dessinée par le quoi et le comment manger. Ils envisagent aussi les discriminations entraînées par le surpoids... C'est étonnant, ce calme après la tempête. Moins tripal, moins viscéral. Mais pas forcément moins intestinal. ■

Les Luttes intestines, jusqu'au 14 mai, Théâtre du Loup, Genève. www.theatreduloup.ch

SPECTACLE GENÈVE ET SES ÂMES ERRANTES S'EXPOSENT AU THÉÂTRE ET À CIEL OUVERT

Quand un spectacle est généreux dans son principe, intelligent dans sa conception, on s'en veut de ne pas adhérer totalement. Au Théâtre Saint-Gervais à Genève, *La Ligne* conçue et révisée par Jean-Baptiste Roybon, un ancien éducateur spécialisé, fait cet effet. Sur un plateau vide, les acteurs Basile Lambert, Claire Deutsch et Jean-Baptiste Roybon lui-même racontent d'autres vies que les leurs. Le concept? Prêter corps à des histoires moissonnées sur une tranche qui court du Salève au Jura, qui passe par la Fontenette, à deux foulées du bien nommé stade du Bout-du-Monde, et file de l'autre côté de la gare Cornavin, dans le quartier des Grottes. Cette sociologie urbaine est un miroir démocratique: on y cherche son visage, on se laisse happer par celui d'un voisin inconnu. Il n'est pas sûr toutefois que le dispositif théâtral soit à la hauteur.

Des histoires de sorcières

Elle commence pourtant par vous aspirer, cette *Ligne*. Sur scène, rien d'autre qu'un banc de brume, d'où sort une voix de bistroquet amicale: «On a des tas de légendes, des histoires de sorcières à Saint-Blaise.» Les nuages se dispersent, une silhouette se dessine, c'est Basile Lambert, polo casual bordeaux, pantalon beige: «Avec la logique, on va de A à B, avec la fantaisie, on va partout.» Ainsi

parle un des habitants interviewés sur cet axe nord-sud. Dans un moment, Jean-Baptiste Roybon jouera un autre anonyme. Il se rappellera en son nom la première fois qu'il a embrassé une fille, la première fois qu'il a fait l'amour. «Tout d'un coup, on est soi-même et c'est génial.»

800 pages de témoignages

Pourquoi buissonne-t-on intérieurement, plutôt que de suivre *La Ligne*? C'est d'abord une question de jeu, c'est-à-dire de code. Les interprètes ont décidé de restituer au bégaiement près cette parole recueillie – près de 800 pages de témoignages au départ, ramennés à 45 feuillets.

Le principe? Rendre justice à chacune des présences rencontrées. C'est louable, mais cet effort de vérité finit par paraître artificiel. Le labeur perce en effet sous le naturel recherché. Pis, l'un des effets de cette litanie, c'est ce qu'on appellera un nivellement: si ces récits pris isolément touchent en tant que tels, ils se dévalent dans le continuum.

Oiseaux flibustiers

Cette impression de saturation, on ne l'éprouverait sans doute pas si l'inventaire était plus concentré, le montage plus maîtrisé – 1h40 de représentation en l'état. Ainsi déroulé, il paraît distendu,

malgré l'impact de certains épisodes, ce moment par exemple où l'intense Claire Deutsch se glisse dans la vie d'une femme le jour des funérailles de son mari, policier. On voudrait alors s'enthousiasmer pour le film qui clôt l'équipée.

A l'écran crépitent des visages, autant de flux de conscience, d'oiseaux flibustiers dans un ciel qui grésille. On devine qu'il s'agit des personnes qui ont inspiré Jean-Baptiste Roybon et son collectif, la compagnie Kokodyniack. Ce générique est à l'image du reste: il honore certes, intrigue et touche, mais il s'épuise dans sa spirale.

La collection de toute une vie

De cette géographie à fleur de peau, on gardera l'ambition, les images qui l'escortent, des photos prises par Alban Kakulya, exposées sur la place de Saint-Gervais. Ou encore cette histoire, celle d'un homme qui collectionne depuis toujours des modèles réduits de locomotives. A l'automne de sa vie, il songe à les mettre, peut-être, sur des rails. Quand *La Ligne* tremble ainsi, elle est forte. ■

ALEXANDRE DEMIDOFF

[@alexandreidmff](https://twitter.com/alexandreidmff)

La Ligne, Théâtre Saint-Gervais, Genève, jusqu'au 20 mai. www.saintgervais.ch

Plume rare, Emmanuèle Bernheim s'en est allée

CARNET NOIR L'auteure de «Stallone» et de «Sa Femme», Prix Médicis, scénariste à ses heures, s'est éteinte le 10 mai dernier

Emmanuèle Bernheim, née en 1955, était une romancière rare, qui publiait parcimonieusement de splendides textes, courts en général, et remarquablement affûtés. Elle fut aussi une scénariste, auteure notamment de «Sous le sable» de François Ozon.

Elle s'en est allée le 10 mai dernier, à 61 ans, terrassée par un cancer. Elle fut, selon *Le Monde* qui lui adresse un bel hommage, la compagne de Serge Toubiana, l'amie d'Olivier Assayas et l'une des découvertes littéraires de Philippe Sollers.

Fascination pour l'acteur de «Rocky»

Dès son premier roman, l'écriture est placée sous le signe de l'urgence, des relations entre homme et femme, d'un certain suspense non dénué d'humour aussi. *Le Cran d'arrêt*, paru en 1985, dans la collection L'Infini de Philippe Sollers, alors chez Denoël, installe d'emblée ce ton précis, rapide et direct. Suivront quatre romans magnifiques, chez Gallimard, cette fois, tout aussi efficaces

et nus: *Un Couple* (1987), *Sa Femme* (1993), qui recevra le Prix Médicis, *Vendredi soir* (1998) – adapté au cinéma par Claire Denis en 2002 – et enfin *Stallone*, (2002), formidable et surprenante histoire de la fascination d'une femme qui découvre l'acteur dans *Rocky III*.

Après un long silence romanesque – ponctués de scénarios, dont *Swimming Pool* et *5x2* de François Ozon –, Emmanuèle Bernheim avait signé, en 2014, un magnifique récit, *Tout s'est bien passé*. Un livre qui raconte la mort de son père, un texte au cheminement romanesque, plein de rebondissement parfois cocasses, malgré l'issue fatale. Une histoire d'euthanasie que le héros du livre réclame avec une obstination sans faille à ses deux filles, Nuèle et Pascale. Dans ce récit très poignant, l'écriture dense, présente, efficace d'Emmanuèle Bernheim fait merveille et la romancière pose avec finesse toute l'étendue des dilemmes et des obstacles pratiques que suscite la mort désirée et organisée d'un proche.

Le ton féminin, précis, lucide et parfois burlesque d'Emmanuèle Bernheim va nous manquer. ■

ÉLÉONORE SULER

[@eleonoresuler](https://twitter.com/eleonoresuler)

Dans «Les Lutttes intestines», au Loup, la vérité sort du tube digestif

Théâtre

Adrien Barazzone donne la parole au microbiote intestinal à l'occasion d'une conférence déjantée. Tordant!

En tout cas, ces cinq comédiens vous montrent ce qu'ils ont dans le ventre. Soigneusement triés sur l'assiette par leur metteur en scène Adrien Barazzone, Marion Duval, Mélanie Foulon, David Gobet, Safi Martin Yé et Marius Schaffter siègent autour d'une table de conférence circulaire, surmontée d'une bouée

géante suspendue dans les airs et traversée d'un cylindre de toile. Respectivement gastro-entérologue affectée de tics nerveux, médiatrice culturelle exagérément joviale, fervent microbiologiste à l'accent étranger, performeuse soumise à une greffe fécale et psychiatre névrosé, ils ont été rassemblés à l'issue d'une fictive représentation théâtrale pour une discussion d'experts autour de l'influence de la flore intestinale sur le comportement humain.

Voilà pour le pitch, aussi loufoque qu'astucieux, de ces *Lutttes intestines* qui font suite, dans la carrière de Barazzone et sa compagnie



ADRIEN BARAZZONE

D. Gobet, M. Foulon, S. Martin Yé, M. Schaffter et M. Duval.

L'Homme de dos, à l'écologique *Saunâ* créé en 2013. Sur ce canevas, les improvisateurs brodent tantôt des banalités de circonstance, tantôt des délires échappés, qui sait, de leur premier ou de leur deuxième cerveau. Jusqu'à ce que les tripes des uns et des autres s'en mêlent, et fassent dégénérer la table ronde en pugilat entre les sciences et l'art.

Quelques sauts de trampoline plus tard, on retrouve les cinq acteurs soi-disant au repos, en train de se sustenter, tandis que de faux étrons tombent du tube fixé au cintre. Les chips et yaourts ingérés, en dialoguant avec les bactéries de cha-

cun, achèvent de déterminer les humeurs.

Si le talent comique du quintette incite incontestablement le public à se tordre les boyaux, et si Adrien Barazzone fait mouche en diagnostiquant les obsessions propres à notre temps, la proposition globale du spectacle, après ses nombreuses circonvolutions coliques, consiste, tout bien pesé, en une poignée de belles pétoles compactes. Dont la teneur, comme la responsabilité, restera à jamais opaque. **Katia Berger**

Les Lutttes intestines Théâtre du Loup, jusqu'au 14 mai, 022 301 31 00, www.theatreduloup.ch